

scènes



cul par-dessus tête

Sophie Perez et Xavier Boussiron reprennent leur *Enjambe Charles*, grand jeu de massacre dédié à l'art où l'obscène côtoie le sublime.

D'abord, il y a ce décor qui en jette sous les projecteurs. Un chaos de rochers dorés parsème le plateau et le rend quasiment impraticable. Accrochés dans les airs comme une menace, d'autres rochers tout aussi dorés et rutilants que les premiers. C'est dans cet entre-deux que le théâtre va devoir se frayer un chemin, à travers ce nuage de météorites relookées qui se revendique, excusez du peu, comme un hommage à *La Destruction du père* de Louise Bourgeois. Puis arrivent les acteurs. Lui, Stéphane Roger, porte une longue robe d'intérieur et s'installe avec assurance devant un tour de potier. Elle, Sophie Lenoir, enceinte jusqu'aux yeux, est prise d'une quinte de rire que rien ne semble pouvoir réfréner. En guise de prologue, elle nous gratifie d'une danse très suggestive, puis glisse sur le flanc d'un rocher comme sur un toboggan. "Attention à ta chatte!", s'inquiète son compagnon, tandis qu'elle déroule entre les rires son top ten

d'une jolie collection d'histoires drôles plus grivoises les unes que les autres.

Avec comme figure totémique et mascotte inquiétante une marionnette de ventriloque à l'effigie de Charles Aznavour, *Enjambe Charles* se consacre au déstockage massif d'un panthéon d'idoles du XX^e siècle. Entre le vide-grenier foutraque et le champ de bataille mortifère, Sophie Perez et Xavier Boussiron nous intiment l'ordre de sortir tous les cadavres des placards. Créée en 2007, la pièce témoigne, version hachis mémoriel, de la croisée des chemins surréaliste de deux expériences fondatrices commises par l'équipe. Soit, d'une part, la démonstration de leur savoir-faire suite à une initiation à l'art de la poterie pratiquée dans la région de Maubeuge ; et, d'autre part, l'évocation d'une rencontre à New York avec Louise Bourgeois (1911-2010), lors d'une de ces fameuses tea-parties des dimanches après-midi où la papesse de l'art contemporain jouait les maîtresses d'école. Les gratifiant pour leur prestation d'un 9/10, l'imprimatur



comme une suite de cadavres exquis, ces saillies nous renversent de rire

alors un Aznavour des grands soirs dans un impayable medley nous entraînant des *Deux Guitares* à *La Bohème* pour finir dans le petit bois de *Trousse Chemise*. Puis, armés de mégaphones, ils nous font le coup de la manif dans un sublime hommage à *La Solitude* de Léo Ferré.

L'heure est à la curée. Ils sont décidément imprévisibles et tapent sur tout ce qui bouge, se délectent du vulgaire, dénoncent les sacs à merde et les mauvais parents (Emile Louis, Philippe de Villiers, Michael Jackson), tirent à vue sur les gros lards (Richard Anthony, Josée Dayan, Pavarotti) et n'épargnent pas les fantômes (Hendrix, Lacan, de Funès). Comme une suite de cadavres exquis, leurs saillies nous renversent de rire, nous rétament cul par-dessus tête. A force de nous lâcher en cours de route pour nous reprendre à nouveau, ils nous font perdre la boule. Et nous laissent pantois, sans références, sauf, peut-être, celles si lointaines de nos émerveillements de l'enfance.

Alors l'on se souvient du cirque. Celui de ces clowns hirsutes s'agitant et hurlant – tandis qu'autour d'eux on s'affaire à construire la cage aux lions – en sachant qu'ils ne sont là que pour meubler avant l'arrivée des fauves. Et nous revenons à l'esprit les paroles de Federico Fellini dans le film qu'il leur a consacré en 1970 : *"Le cirque n'existe plus, les vrais clowns se sont éclipsés, volatilisés. Le cirque n'a plus aucun sens dans la société actuelle. Ce comique agressif, ce charivari désopilant, frénétique amuse-t-il encore ?"* Ceux des années Fellini étaient, dans leur folie, restés fidèles à une tradition. Les clowns convoqués par Perez et Boussiron ont, eux, du pain sur la planche et un monde à réinventer sur les ruines de l'ancien. Alors, ils avancent sabre au clair, prennent la parole et taillent sans discernement entre l'art et le cochon, la médiocrité et la politique, le rire et l'atermoiement. Nous ne sommes plus des enfants et ils le savent. Ils ont compris que pour exister encore ils doivent devenir des clowns pour les grands. Et ils sont beaucoup plus méchants que ceux d'avant. **Patrick Sourd**

Enjambe Charles de Sophie Perez et Xavier Boussiron, du 12 au 29 septembre au Théâtre du Rond-Point, Paris VIII*, www.theatredurondpoint.fr

de la vieille dame de Chelsea ne laissait aucun doute quant à l'avenir d'*Enjambe Charles*. En revanche, côté poterie et au vu du carnage de glaise jonchant le plateau, on se permet quant à nous de ne leur décerner qu'un "peut mieux faire" encourageant.

Bientôt, les voici dansant version charabia les discours des artistes contemporains.

Portant d'atroces masques de vieillards, ils en profitent pour danser le disco dans un mélange de bras d'honneur et de gestes obscènes. Tandis que le couple est rejoint par un troisième larron (le rôle créé par Gilles Gaston-Dreyfus est repris aujourd'hui par Françoise Klein), leur hommage à Samuel Beckett s'inspire de son film, *Quad I+II*, réalisé dans les années 80, et les autorise à débouler sur le plateau dans des djellabas pailletées aux couleurs du drapeau français pour nous asséner quelques discours de sous-préfecture sur les bienfaits de la culture, avant d'attaquer le couscous. L'occasion des traditionnels toasts portés en fin de repas est une aubaine pour Stéphane Roger, qui incarne